

Devant des abîmes d'ignorance et de défiance comme ceux-là, il n'y a qu'à se taire et à gémir.

... Voilà Jonathan qui m'envoie dire qu'il compte sur moi pour labourer les champs de sa mère, parce qu'elle est aussi ma mère. Soit, je ne demande pas mieux que d'aider cette excellente femme. Mais Jonathan est aussi son fils, et il a des quantités d'attelages de charrues, tandis que je n'en ai que deux, et que ces deux travaillent pour les pauvres, les veuves, les gens qui ont tout perdu. Je ne veux pas abandonner les petits pour ces grands personnages. Il s'agira d'expliquer cela à Jonathan de manière à ne pas le fâcher. Mais vraiment, ces chefs, c'est l'égoïsme incarné. Le peuple n'est rien, ils sont tout. Ce qui sauve la situation, c'est que le peuple trouve cela tout naturel et ne songe pas à se plaindre. Ils n'oseraient même pas labourer leurs propres champs, s'ils savaient que cela porte ombrage à leur seigneur et maître. Les peuples ont les rois qu'ils méritent.



A LA SÉBAPALA

Lettre de M. Pascal.

Sébapala, 11 août 1897.

Bien cher Monsieur,

J'étais tout seul à la Sébapala quand ma femme m'a écrit de Léloaleng pour m'annoncer en peu de lignes l'affreuse nouvelle de l'assassinat d'Escande et de M. Minault. C'était dimanche, et j'allais entrer à l'église pour le service du matin. Je pensais au texte auquel je n'ai cessé de réfléchir depuis que vous l'avez développé dans une prédication au Saint-Esprit : « Vous n'êtes point à vous-mêmes ». Escande, à peine rentré du Sénégal, s'offrant pour Madagascar, mourant en allant apporter la Parole de vie à des gens qu'il devait à nouveau quitter, montre jusqu'à quel point il avait accepté sans réserve le droit de propriété que Dieu doit avoir sur

chacun de ceux qui s'engagent à son service. Ce deuil, qui laissera pour toujours un pli sur le cœur de tous ceux qui l'ont connu, doit avant tout nous amener à une consécration plus complète. Certes, c'est en frissonnant qu'on pense à leur mort; mais, en réfléchissant à tout ce que Dieu demande de *chacun*, de *moi*, je me sens humilié: « Vous n'êtes point à vous-mêmes ». Dieu veut être le centre de notre vie, mais si l'on n'y veille chaque jour, comme il est aisé de découvrir qu'il n'y a pas de trou si petit où l'amour-propre ne se glisse, comme dit Luther.

Tenez, cette année même, ne m'a-t-il pas fallu me lier par une sorte d'horaire, pour ne pas risquer de négliger l'unique devoir pour lequel je suis ici: « être témoin de la vie ». Jadis à Paris, où j'arrivais tout frais émoulu de la montagne, je ne craignais pas d'aller sur la place Maubert visiter les Italiens (1), les suivre à leurs réunions dirigées par une nonne, afin de leur parler de Jésus. Ici, rien n'est plus facile que d'entretenir les païens de leur salut, la plupart même s'y prêtent; et pourtant, si l'on n'y fait pas attention, on peut arriver à s'occuper et à parler de bien des choses avant d'en venir à la « seule nécessaire ».

C'est au milieu de ces préoccupations que je me suis lié vis-à-vis des gens à avoir, chaque semaine, des réunions chez les trois chefs voisins de la station. Sachant que le mercredi, vendredi et samedi, les gens m'attendent pour la prière, je monte à cheval aussitôt après le déjeuner... Si je ne m'étais pas lié de cette façon-là, une fois ou l'autre je me laisserais arrêter par des considérations plus ou moins valables... C'est ce qui me montre, en pensant à la mort d'Escande, combien imparfaitement je réalise cette parole de saint Paul: « Vous n'êtes point à vous-mêmes », ou cette autre: « L'amour de Christ nous presse ».

Que de douleurs et que de travail vous impose Mada-

(1) M. Pascal, on s'en souvient, est originaire des vallées Vaudoises. — (Réd.)

gaspar en plus du reste de l'œuvre ! Mais qu'il est vrai de dire aussi qu'avec Dieu la douleur peut amener bien des grâces ! Et comme on sent s'accroître la beauté de l'œuvre des missions en voyant partir le cousin d'Escande, aussitôt que la catastrophe fut connue en Europe !

Ici, au Lessouto, les semaines, les mois se passent, et toujours et partout on ne parle que de la peste bovine. Jusqu'ici, du moins en apparence, je crois que nous nous sommes trompés en attendant un réveil religieux à la suite de ce fléau. Rien ne semble l'annoncer, bien au contraire. A vue humaine, cette peste bovine réveille tous les instincts du paganisme, un instant assoupis. Au point de vue des races, rien ne saurait mieux faire ressortir l'antipathie que le noir a pour le blanc. Les indigènes persistent à croire que les Anglais sont la cause de tous leurs malheurs, et, dans ces circonstances, les fables les plus absurdes trouvent crédit auprès d'eux. L'inoculation du bétail, qui a donné de bons résultats partout où elle a été pratiquée à temps, est la bête noire des Bassoutos qui n'y voient que sorcellerie et s'obstinent par conséquent à laisser mourir tout leur bétail plutôt que de consentir à ce qu'il soit inoculé. C'est le cas pour tous les Batloquas, nos plus proches voisins.

En ce moment, on parle beaucoup, parmi les indigènes, d'un Anglais qui, mort, ressuscita le cinquième jour. Les indigènes racontent qu'après sa résurrection, il va exhortant les blancs à avoir pitié des noirs en retirant la peste bovine : « car, dit-il, en mourant, je m'acheminai vers le ciel, mais je trouvai la porte barrée par les milliers de bœufs que nous avons tués par la peste, et Dieu m'envoie vous dire que le seul moyen de dégager la porte du ciel c'est d'arrêter ce fléau ».

Pour nos Bassoutos, ces récits ne sont pas de pures balivernes ; des gens sont venus me supplier sérieusement de prier le magistrat d'épargner au moins une partie de leurs troupeaux. D'autre part, ils n'achètent plus ni sel ni sucre dans les boutiques, disant que tout est empoisonné. Mais il y

plus : la peste semble amener un affaissement moral général. Vous avez appris les querelles suivies de morts près de Bérée ; je ne sais si c'est exact, mais on dit que la chose s'est répétée à Siloé. Ici même, les gens de Nkwébé et de Sokhonyana se sont battus hier ; heureusement que si plusieurs sont blessés, personne ne l'est grièvement. Plus loin, dans la montagne, deux petits chefs se sont brûlé simultanément leurs champs de *mabélé*. N'ayant plus de bétail, rien ne les retient. Le pouvoir des chefs, qui était respecté parce qu'on savait qu'il pouvait *manger* les bœufs (1), semble être aussi atteint. Il en est de même dans la vie de famille. Aujourd'hui même, un de nos évangélistes me dit que depuis l'apparition de la peste, jeunes gens et hommes mariés se livrent à l'inconduite, sans crainte d'être punis, n'ayant plus rien à perdre. Ce qui, dans ces jours sombres, empêche de perdre confiance, c'est de savoir que « Dieu règne ! » M. Ellenberger, du reste, qui connaît les Bassoutos, dit qu'il attend avec confiance une réaction en bien qui ne tardera pas à se produire : en ce moment, les gens sont trop effarés sous le coup de l'épreuve, et ne savent où ils vont ; ils nagent, du reste, dans le *yoala* (2), car les récoltes ont été magnifiques de nos côtés...

Et puis, malgré tout, comme le dit Paul Albert, qu'on nous permette de placer l'idéal en avant comme une invincible espérance. C'est au chrétien qu'il appartient de voir sous la plante fanée un germe de vie qui ne fait que sommeiller ; vienne le printemps, et de ce germe on verra sortir une éclatante floraison et des fruits savoureux. Ici même, Dieu ne nous laisse pas sans encouragement, et ce n'est pas sans émotion qu'il y a quelques semaines je présidais une grande réunion de réception de catéchumènes, à laquelle E. Krüger prenait part : dix-neuf adultes étaient reçus dans l'Église par le baptême, et deux autres y étaient réadmis après un temps

(1) C'est-à-dire les confisquer ; terme en usage au Lessouto.

(2) Bière enivrante.

assez long passé dans le paganisme. Parmi ces nouveaux reçus se trouvait un chef mophuti (1), Létloénya, grand vieillard à barbe blanche, qui, ayant pris le nom d'Abraham, et s'adressant à son peuple, disait, entre autres : « Dieu m'a montré que le nom de Létloénya était un nom stérile ; j'ai grandi et vieilli, mais sans voir les Baphutis se convertir. Aujourd'hui, dans ma vieillesse, Dieu, en m'appelant Abraham, me dit par la foi : « Je te rends père, je te rends fécond à l'infini ». Oh ! quand est-ce que Dieu me répétera comme à Abraham : Je serai ton Dieu... et je serai le Dieu des Baphutis ? »

Le chef Griffith, qui assistait à la réunion, paraissait très ému, ainsi que cette grande assemblée de païens. Une œuvre sérieuse semble se faire dans le cœur de ce jeune chef : il aime qu'on le visite et qu'on ait des réunions chez lui. Malheureusement les anglicans, vers lesquels il semble pencher, font tout ce qu'ils peuvent pour entraver notre œuvre dans son village. Quand je dis anglican, je me sers d'un nom qui désigne une Église respectable ; mais, dans notre district, les évangélistes qui la représentent sont tous des renégats de nos Églises. L'un était jadis évangéliste à Matatiéle, au temps de M. Preen ; un second l'était à Massitisi ; le troisième était membre de l'Église de la Sébapala, et les trois ont passé aux ritualistes parce qu'ils ont été mis à la porte de nos Églises à cause de leur mauvaise conduite. Ce sont bien les anglicans de cette trempe qui devraient assister à des conférences missionnaires du genre de celles dont parlait M. Krüger, dans la dernière chronique du *Journal des Missions*, et y apprendre « qu'une mission ne devrait jamais recevoir dans la communion ecclésiastique, sans entente préalable, un

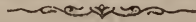
(1) Les Baphutis sont une tribu se rattachant à la race des Bushmen : ils occupent un district dans la région méridionale du Lessouto ; un de leurs chefs, le fameux Moorosi, tint tête, pendant des mois, aux troupes anglaises, et fut tué en défendant sa montagne. Les Baphutis se sont toujours montrés peu accessibles à l'Évangile. — (Rééd.)

chrétien excommunié par une autre mission ». C'est ce que nous faisons à leur égard.

A la station nous venons d'être réjouis par quelques conversions de femmes, et un conseiller de notre chef Koadi sera, sous peu, reçu dans la classe des catéchumènes.

En ce qui nous concerne, nous allons tous bien; les enfants grandissent à vue d'œil...

B. PASCAL.



ZAMBÈZE

LE VOYAGE DE MM. ET MESDAMES COÏSSON ET MERCIER

Un douloureux contretemps. — M. Mercier malade.

Lettre de M. Coïsson.

Palapye, le 20 août 1897.

Les nouvelles que j'ai à vous donner ne sont pas celles que je voudrais; les choses sont allées de mal en pis, et je vous assure que nous avons le cœur bien angoissé: nous avons dû, en effet, reprendre la route de Palapye, la route du retour, avant d'être arrivés au terme de notre voyage! — Oh! comme le moment a été dur, et pourtant impossible de faire autrement.

Si vous vous rappelez, je vous ai envoyé ma dernière lettre par notre cocher qui allait à Palapye chercher des bœufs pour remplacer ceux qui étaient tombés en route; nous espérions encore pouvoir ainsi continuer notre voyage dans de meilleures conditions, quoique avec un retard de quelques semaines. Et puis, ces bœufs qu'on allait nous amener devaient aussi nous apporter de la nourriture, car dans les six semaines écoulées depuis notre départ, nous avons eu le temps de diminuer considérablement nos provisions.

Eh bien, trois semaines environ après son départ, le cocher revint *avec un seul bœuf*, un bœuf porteur qui nous appor-